

THÉÂTRE DE LA CITÉ INTERNATIONALE



théâtre

**JEANNE CANDEL /
LA VIE BRÈVE**

*Le Goût du faux
et autres chansons*

14 > 24 avril 2016

SERVICES DE PRESSE

Théâtre de la Cité internationale
Philippe Boulet • 06 82 28 00 47
philippe.boulet@theatredelacite.com

dates de tournée 2016

- 3 mai / Théâtre de Nîmes
- 10 au 12 mai / Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine (TnBa)

bord de plateau (entrée libre)

- jeudi 21 avril
- rencontre** avec l'équipe du *Goût du Faux...* à l'issue de la représentation

Théâtre de la Cité internationale

17, bd Jourdan • 75014 Paris
www.theatredelacite.com
administration • 01 43 13 50 60

TARIFS

de 7€ à 22€
Moins de 30 ans • 13€ – Étudiant & scolaire • 11€ – Moins de 12 ans • 7€

BILLETTERIE

www.theatredelacite.com
Tél. : 01 43 13 50 50 (du lundi au vendredi 13h – 18h30, le samedi 14h – 18h30)
et chez nos revendeurs FNAC, Théâtre on line et billettereduc.com

Le Théâtre de la Cité internationale | Cité internationale universitaire de Paris est subventionné par le ministère de la Culture et de la Communication – direction régionale des Affaires culturelles d'Île-de-France, le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche et la ville de Paris. Avec le soutien du conseil régional d'Île-de-France pour les résidences d'artistes. Avec l'aide d'Arcadi pour l'accueil de certains spectacles.

 suivez le fil @theatredelacite avec #jeannecandel

théâtre

JEANNE CANDEL / LA VIE BRÈVE

Le Goût du faux et autres chansons

mise en scène Jeanne Candel

scénographie Lisa Navarro

costumes Pauline Kieffer

lumière Vyara Stefanova

construction François Gauthier Lafaye

régie générale François Gauthier Lafaye et Guillaume Lepert

régie lumière Fabrice Ollivier

assistanat à la mise en scène Douglas Grauwels, Nans Laborde-Jourdaa

**de et avec Jean-Baptiste Azéma, Charlotte Corman,
Caroline Darchen, Vladislav Galard, Lionel Gonzalez,
Florent Hubert, Sarah Le Picard, Laure Mathis,
Juliette Navis, Jan Peters, Marc Vittecoq**

.....
du 14 au 24 avril 2016

lundi, mardi et vendredi – 20 h

jeudi et samedi – 19 h

sauf jeudi 14 avril – 20 h

dimanche – 15 h 30

relâche dimanche 17 et mercredi 20 avril

durée 2 h

Le spectacle *Le Goût du faux...* a été créé le 12 novembre 2014 à la Comédie de Valence et a été présenté au Théâtre de la Cité internationale du 24 novembre au 13 décembre 2014 dans le cadre du Festival d'automne à Paris

.....
administration, production Claire Guièze et Sally Jorno / le petit bureau *production* la vie brève
co-production Théâtre de la Cité internationale, La Comédie de Valence – CDN Drôme Ardèche, Festival d'Automne à Paris, Théâtre Garonne, Le Parvis scène nationale de Tarbes, Théâtre de Vanves *avec le soutien* du ministère de la Culture – DRAC Île-de-France et de Pylones – créateur d'objets à Paris *avec l'aide* d'Arcadi Île-de-France/Dispositif d'accompagnements • Jeanne Candel est artiste en résidence au Théâtre de la Cité internationale, La vie brève est une compagnie associée au Théâtre Garonne, et conventionnée par le ministère de la culture - DRAC Île-de-France.

.....
Le Goût du faux... a de vrais airs de cadavre exquis: un tableau hollandais du XVII^e siècle dont les personnages sortent du cadre, un écrivain en panne d'inspiration, un réveillon que deux astronautes passent dans une capsule spatiale... L'absurde est au menu (d'ailleurs ça cuisine beaucoup sur scène) de cette pièce aussi loufoque que subtilement drôle. Ce qu'inventent là les 11 acteurs-musiciens de Jeanne Candel, c'est une façon d'utopie esthétique où les univers et les rêveries les plus éloignés sont parfaitement, ou presque parfaitement, capables de cohabiter et de faire un seul monde.



© Jean-Louis Fernandez

.....
 Jeanne Candel est la pointe apparente de l'iceberg mais derrière ce nom propre et solitaire se cache un collectif d'acteurs et de musiciens qui mettent leurs idées et leurs savoir-faire en commun pour inventer un théâtre très vivant. Marquée par le metteur en scène hongrois Arpad Schilling et la chorégraphe allemande Pina Bausch, Jeanne Candel ne part pas d'un texte, mais de plusieurs et surtout de situations que le plateau lui offre. Impliqués dans le processus d'écriture, les acteurs improvisent en direct ou inventent des scènes dans leur coin qu'ils partagent ensuite devant le groupe. À partir de quoi, Jeanne Candel se livre à un subtil jeu de collage, prenant une idée ici et un geste là, une phrase dans tel texte et un accent dans tel corps pour construire ses pièces qui oscillent savamment entre deux idées du théâtre: d'un côté, des scènes performatives qui reposent sur ce que la metteuse en scène appelle elle-même des « constructions post-dramatiques », sans situation, sans personnage, sans drame, mais portant une attention hypertrophiée aux détails et à la présence des corps. De l'autre, des scènes plus classiques, assumant l'héritage du théâtre, notamment baroque, et n'ayant pas peur de la puissance narrative. C'est cet état de tension entre deux idées du théâtre, cette circulation incessante d'un pôle à l'autre, qui fait la singularité de ce travail.

Entretien avec Jeanne Candé

Commençons au commencement alors. Qu'y a-t-il au départ de ce nouveau projet ?

Au tout départ, sans doute y a-t-il le fait d'avoir travaillé sur le mythe de *Didon et Enée* pour *Le Crocodile trompeur*. Ce mythe a laissé des questions pour la prochaine création. En fait, jusqu'ici les expériences théâtrales que j'ai menées avec ma bande se sont fabriquées en partant de nos vies, de nos expériences les plus personnelles, les plus anodines, de nos lectures. C'est à partir de ce que nous étions que nous construisions les fictions. En travaillant sur *Didon et Enée*, je me suis aperçu que je pouvais utiliser des structures archaïques plus puissantes, déjà riches d'histoires et de paradoxes pour atteindre nos vies. C'était comme d'inverser le processus.

Les mythes que vous travaillez pour cette pièce, notamment ceux que relate Ovide dans Les Métamorphoses, ont souvent à voir avec la question des origines.

Oui. Je suis obsédée par une question très naïve mais dont j'assume la naïveté: d'où vient-on ? C'est une question simple mais la réponse ne l'est pas. Je savais qu'elle ouvrirait des vertiges, des abîmes. C'est une question très excitante, celle de l'origine, et qui nous écrase un peu ; on est face à elle comme des animaux, parfois très heureux, très agités, et parfois enclins à se réfugier dans les recoins.

Vous sortez d'une période de répétitions. Concrètement comment travaillez-vous ?

Cette fois-ci j'ai utilisé deux méthodes. La première est de travailler à partir de matériaux: *les Métamorphoses*, *la Genèse*, les textes d'Aby Warburg (m'intéresse surtout son idée qu'il y a des images qui persistent, des survivances du passé dans le présent) mais aussi des textes scientifiques sur la formation de l'univers ou le renouvellement des cellules. Tous ces textes servent de point d'appui et je demande aux acteurs de les utiliser pour me faire des propositions scéniques. Parfois, j'en retiens deux secondes seulement. Par ailleurs, chaque matin, j'arrivais avec une expression — faire le deuil de soi-même, faire quelque chose à l'aveugle, échapper à son corps — et les acteurs devaient y répondre tout de suite en improvisant ce qu'ils voulaient: une anecdote, une danse, une association d'idée. C'est une méthode très vivace, pleine de surprises.

On entend dans votre méthode des échos de la méthode de Pina Bausch.

Ces échos existent. J'ai vu son travail et il m'a marquée. Comme elle, je cherche des méthodes pour revenir vers des questions intimes et très profondes, des questions qui viennent remuer des zones oubliées ou assoupies de notre corps ou de notre esprit. Comme s'il s'agissait de remettre en mouvement en soi la sorte de fumée évanescence des fantômes qui nous habitent, qui nous fabriquent, des souvenirs qui nous constituent et presque nous survivent.

À ce que je crois savoir, il y a une structure palindromique à la base de la pièce.

Oui, ce rêve structure le travail mais peut-être qu'il ne restera pas. Il est sans doute venu de cette idée de travailler sur l'origine, sur l'enfance du monde. Une façon de sortir de cette question d'un point absolu d'origine est de créer une forme circulaire où l'origine disparaît, se boucle sur elle-même. Le premier soir, on pourrait avoir: un prologue, le cœur du spectacle, puis un épilogue. Et le second soir: l'épilogue, le cœur et enfin le prologue. Ce ne serait pas à proprement parler un palindrome puisque le cœur changerait mais ce serait une construction inversée, un effet de miroir. Les deux formes se répondraient par résonance, inversion, échos, rappels, tout un tas de procédés qu'il nous reste à inventer et que je songe à puiser dans le théâtre baroque qui m'intéresse beaucoup.

La métamorphose est d'ailleurs un des grands thèmes du théâtre baroque.

D'un autre côté, il faut faire attention au baroque. (C'est une injonction que je me fais à moi-même.) Le danger, c'est que cela devienne une sorte de théâtre dans le théâtre, un métalangage pesant qui ne m'intéresse pas beaucoup. La métamorphose doit rester vivante. C'est pourquoi je voudrais qu'elle soit prise en charge surtout par les acteurs. Je voudrais que les acteurs puissent passer très librement, très soupagement, comme des chats, d'un état du jeu à l'autre. Produire des métamorphoses au plateau, à vue, avec leur corps pour seul outil, sans rien d'autre.

Avez-vous un goût pour ce qu'on appelle le low-tech ?

J'ai un goût pour le détail, pour la petite chose qu'on peut ouvrir, déployer. Rentrer par le chas d'une aiguille pour ouvrir un homme entier, l'écarteler, l'éviscérer. Alors sans doute que le goût du détail induit un goût pour le théâtre miniature. Pendant les répétitions, des acteurs ont fabriqué un théâtre pour enfant pour représenter la Genèse: une table, un rideau noir. Ils faisaient apparaître le premier homme avec leurs doigts. Après ça se complexifiait et forcément ça se cassait la gueule puisqu'on travaille avec rien. Ca donnait une sorte de fragilité burlesque que j'aime beaucoup. Au fond, ce qu'on veut représenter — l'enfance du monde, la naissance de l'art, de la représentation — tout cela est trop grand pour nous, on ne peut pas être à la hauteur, mais on peut essayer d'être à la «contre-hauteur», d'inventer une sorte de représentation minimale.

Vous travaillez avec douze acteurs, c'est relativement beaucoup. Pourquoi ce nombre ?

J'ai toujours travaillé avec de grandes bandes, parce que je trouve que cela donne une forte énergie, une émulation. Dans les répétitions, je le vois bien: il y a un relai, un rebond qui se met en place, qui est très riche, fertile, jubilatoire. C'est aussi une façon de faire l'épreuve de la pluralité, notamment la pluralité des perceptions, des pensées. Au fond, ce que je souhaite le plus sur un plateau c'est représenter l'expérience humaine dans toute sa richesse, son invention, sa vivacité. C'est aussi pour cela que, dans la bande, il y a des acteurs-musiciens, un clarinettiste, un violoncelliste, une pianiste et que l'un d'entre nous (Florent Hubert) écrit de la musique pour le spectacle. C'est important que la musique vienne nourrir et déplier la représentation, même si comme pour tout, nous sommes encore en travail et que je ne sais pas la forme que cela prendra.

— *Propos recueillis par Stéphane Bouquet, mars 2014*

Biographie

JEANNE CANDEL entre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique en 2002, où elle travaille avec Andrzej Seweryn, Joël Jouanneau, Muriel Mayette, Philippe Adrien, Mario Gonzalès et Arpàd Schilling. Elle met en scène *Icare* une création itinérante entre le théâtre et la danse au CNSAD en 2004. En 2005, elle danse au sein de la Cie AZAR dans *l'Imprudence* (Isabelle Catalan). Depuis 2006, elle travaille régulièrement avec le Kretakör et Arpàd Schilling avec qui elle a créé 4 spectacles. Elle joue au cinéma dans les films de Michael Hers (*Primrose Hill*, *Montparnasse*, *Memory Lane*). José Alfarroba l'invite en résidence au Théâtre de Vanves pour créer et écrire avec les acteurs du collectif La Vie brève *Robert Plankett* (Artdanthé 2010) et lui propose de coordonner *Montre-moi ta Pina*, une soirée dédiée à Pina Bausch (janvier 2010). Durant l'été 2010, elle met en scène sa deuxième création *Nous brûlons, une histoire cubiste* avec La Vie Brève dans le cadre de « un festival à Villeréal ». En novembre 2010, elle co-met en scène *Villégiature* avec Thomas Quillardet au CDN de Limoges. En juillet 2012, elle met en scène *Some kind of monster* sur un terrain de tennis dans le cadre de « un festival à Villeréal ». En janvier 2013 elle crée avec Samuel Achache *Le Crocodile Trompeur / Didon et Enée*, d'après l'opéra d'Henry Purcell et d'autres matériaux, pour lequel elle reçoit le molière du Théâtre Musical l'année suivante. Elle est actuellement en résidence au Théâtre de la Cité internationale jusqu'en 2015.

• Au Théâtre de la Cité internationale, Jeanne Candel a présenté *Robert Plankett* en janvier 2011, et *Some kind of monster* en juin 2013.